



LE FLOT MONTAIT

ODE A LA MER

I

*Le flot montait... et, sur la roche nue
Où se brisait son liquide cristal,
D'énormes bruit, portés jusqu'à la nue,
Disaient l'effort de l'élément brutal.*

*Le flot montait, gonflé par la tourmente,
Et de l'écueil submergeait les flancs bruns.
Comme un cheval que la bride tourmente,
Il s'ébrouait, secouant ses embruns.*

*Le flot montait, montait, montait sans trêve,
De son torrent ceignant l'écueil perdu...
Panache au vent, la vague au flanc qui crève
Reconstruisait son vortex détendu.*

*Le flot montait... La vague après la vague,
Mordant toujours l'insensible rocher,
Ne chantait plus que la complainte vague
Qu'entend, la nuit, le somnolent nocher.*

*Et, ce jour-là.—jour d'effroi, jour de drame !—
La jeune Irma, captive sur l'écueil,
Allait périr sous la perfide lame,
Prête à s'ouvrir ainsi qu'un noir cerneil...*

*C'en était fait !... Mais l'amour toujours veille...
Par Cupidon guidé, survint Lindor...
Pour sa bergère un berger fait merveille :
Lindor sauva la belle aux cheveux d'or.*

II

*O flots méchants qui tordez vos spirales
Autour des corps à Neptune livrés,
Laissez, laissez les filles sculpturales
Aux bras vibrants des amants enivrés !*

*O flots, montez... pour bercer les nacelles
Où parlent bas des lèvres de vingt ans,
Où jouvenceaux et tendres jouvenceuses
Chantent à deux un éternel printemps !*

*Mol océan, ondoyante enveloppe
Du sombre Abîme où règne la Terreur,
Ah ! que de coups, dans ton sein de cyclope,
S'en vont au gré de ton flot si rêveur !...*

*O Mer jolie ! ô Mer qui toujours chantes
L'hymne éternel de tes flots agités,
Cruelle Mer dont les vagues méchantes
Roulent des corps que la vie a quittés ;—*

*Dis, Mer si vaste, aux entrailles profondes :
Lorsque, parfois, sous ton voile éclatant,
Calme et muette, on dirait que tu sondes
Ta conscience, ainsi qu'un pénitent,—*

*Dis, ô Mer grande : est-ce ton sein qui tremble
Au heurt des morts aimés que tu contien ?
Ou bien, plutôt, la terre qui te semble
Ne vouloir plus te servir de soutien ?...*

*Mer charmeresse, oh ! non, Mer si jolie,
Ton sein est grand... Mais pourquoi s'y jeter ?...
Et quand ta face est rude et dépolie,
Aux vents de l'air il faut seul l'imputer.*

*Hé ! que de fronts, portés par de grands sires,
Semblent sereins, qui ne sont que trompeurs !...
Que de grêlés sous des masques de cires !
Que de tarés sous des airs séducteurs !*

*Sois sans remords, ô ma grande berceuse !
Balance encor tes ondes aux plus longs...
Mais, à la mère inquiète et peureuse,
Laisse l'enfant, le mousse aux cheveux blonds !*

LA PRIÈRE DU PETIT ACADIEN (1)

Respectueusement à M. l'abbé G. Leblanc

CONTE DE NOUVEL AN

Qui dira le bonheur de la famille Forest, à qui Dieu avait rendu son chef d'une manière si merveilleuse ? (2) Sans doute, leur joie fut troublée à l'aspect des ruines que ne discontinuait pas d'amonceler dans leur chère Acadie, le féroce Néron au petit pied ayant nom : Lawrence.

Si le messager du ciel avait défendu au maudit gouverneur de molester cette famille, il ne lui avait cependant pas enlevé le pouvoir de nuire aux autres Acadiens : et l'histoire est là pour dire que le bourreau ne demeura pas inactif.

Laissons-le : aussi bien son nom, ses agissements, son souvenir même donne des nausées, excite la colère, le fait maudire !

Grâce aux secours laissés par l'ange à la famille naguère si éprouvée, maintenant si heureuse, le père Forest avait pu acheter, non loin de Port-Royal, une petite propriété dont le Bostonnais voleur qui l'occupait s'était vite fatigué. La transaction, pour n'éveiller aucun soupçon, avait été faite par un Irlandais catholique. Cet Irlandais devait tout aux Forest.

Laissant quelques enfants à Port-Royal aux soins de cet Irlandais, M. et Mme Forest, avec leurs aînés, étaient allés prendre possession de leur nouvelle résidence, bien pauvre, assurément ! mais, par là-même, devant moins exciter la convoitise des brigands anglais.

Les ressources dont ils disposaient encore leur permettaient tout juste d'attendre la récolte prochaine : pour des gens courageux comme les Acadiens, cela suffisait.

Il n'était pas possible, vous le comprenez bien, de songer à des étrennes quelconques pour les enfants, puisqu'on n'avait même pu acheter de vêtements de rechange. Les enfants étaient si bien élevés ; le malheur les avait tant mûris, qu'il ne se fussent pas permis la moindre allusion à leurs plaisirs. Pas un regret, pas une plainte ne sortait de leur bouche !

* * *

Nous savons quelle était la piété profonde, éclairée, de Georgine, l'héroïne de notre récit : Dans l'Antre du Tigre. Son frère aîné, Amédée, grâce à leur curé—déporté, hélas ! avec plusieurs de ses confrères—, avait reçu une solide instruction religieuse, en même temps que les premiers éléments de latin et de grec. Doué d'un excellent caractère, d'un bon cœur qui le poussait à se sacrifier toujours pour les autres, c'était la joie de la maison ; avec Georgine, ils en étaient le bonheur.

Il eût fallu le voir, avant la conquête, servir la messe de son bienfaiteur : les villageois disaient que c'était un ange à l'autel.

Plein de respect pour ses parents, il ne faisait rien sans leur permission ; d'une prévoyance au-dessus de son âge, il aidait son père du mieux que ses faibles forces le lui permettaient, et épargnait à sa bonne mère tout travail trop fatigant pour elle.

Quels trésors de bonté il avait pour les pauvres ! Il demandait et suppliait pour eux : ses parents ne pouvaient rien lui refuser. Avec la gracieuse petite Georgine, sa sœur, ils employaient d'innocents stratagèmes en faveur de leurs protégés, comme de retourner leurs tartines beurre au-dessous : en réalité, ils mangeaient leur pain sec, donnant à l'affamé la beurrée de leur déjeuner ou de leur goûter.

Laissez-moi répéter ce que je disais de la charmante petite Georgine : les anges durent être souvent jaloux de notre ange terrestre !

Il était un précieux auxiliaire pour le bon curé du village : rassemblant ses petits camarades, il leur expliquait le catéchisme, se faisait leur répétiteur au moment de la première communion.

(1) Tous droits réservés.

(2) Ce conte fait suite à : Dans l'antre du Tigre, paru dans le numéro de Noël de la Cloche du Dimanche, Montréal.

Dans ces époques de luttes sans trêves, où l'Anglais soudoyait les Américains, les Iroquois et tant de tribus sauvages contre les Français, l'instruction, même pour la première communion, était bien rudimentaire ; mais l'histoire ne mentionne pas un trait d'apostasie chez ces rudes hommes des champs, guerroyant le matin, labourant l'après-midi, confiant à la terre un peu de semence durant la nuit : époque de héros, temps de martyrs, peuple de saints !

* * *

Avec quelle émotion nous rappelons ces sublimes chrétiens Lawrence Kavanagh, Irlandais catholique, élu député à la Chambre d'Halifax en 1823, refusant fièrement de prêter le serment impie du test ; et Simon d'Entremont, en 1837, ce digne descendant de la chevalerie française, fils et petit-fils de confesseurs de la Foi, prié de prêter le serment maudit, répondant avec l'énergie des chrétiens de Rome en face des tourments les plus effroyables :

« J'avalerais plutôt un chien de mer, la queue la première, que de renier ma religion pour un siège dans votre Chambre ! »

Sublime leçon pour nos hommes d'Etat !...

Mais revenons à notre enfant béni, le petit Amédée.

* * *

A peine ses parents avaient-ils pris possession de leur terre, que l'année 1760 s'ouvrait.

Il y avait trop de deuils, trop d'épouvantements sur la belle terre d'Acadie pour que le jour de l'an fût un jour de plaisir. Cependant, dès avant le lever du père et de la mère, Amédée et Georgine s'étaient levés ; propres, bien peignés, ils viennent à la chambre de leurs parents, frappent. Le père répond, nos deux chéris se précipitent, s'agenouillent devant ceux qu'ils ont appris à considérer comme dépositaires de l'autorité de Dieu, leur demandent la bénédiction. O chers amours ! Dieu, certes, la ratifia dans le ciel : je n'en veux d'autre preuve que dans la noble vertu de vos descendants !...

Les parents, émus, les ont pressés avec tendresse, avec ivresse contre leur cœur : c'est alors que, dans leurs sanglots de bonheur, les deux enfants ont dit tous les vœux, toutes les prières ardentes que chaque jour ils adressent à Dieu pour la conservation de leurs parents, pour leur entière félicité par la soumission de leurs enfants.

Puis la mère leur dit :

—Commençons cette année nouvelle en priant pour nos frères persécutés : cette prière, mes enfants, vous portera bonheur !

Longtemps, sans le moindre signe de lassitude, sans une seule distraction, ils ont supplié le Ciel d'arrêter l'impie conquérant, de rassembler les familles dispersées, de rendre le bonheur à leur patrie agonisante.

Je suis forcé d'avouer qu'ils prièrent pour la conversion de leurs infâmes bourreaux : ne vous ai-je pas dit que c'étaient des héros, nos Acadiens ?

* * *

La matinée s'écoula dans les travaux intérieurs habituels, alternés par de ferventes supplications au Dispensateur de tous biens.

Les enfants se rappelaient quel jour de joie c'était, dans le temps, que ce jour de nouvel an ! Ils ne manifestaient, avons-nous dit, pas le moindre regret, ils ne laissaient échapper pas la moindre plainte.

A midi, Mme Forest mit la table ; elle la servit comme elle l'avait servie la veille—du pain, des pommes de terre, quelques galettes de maïs ou de sarrasin.

Les enfants disaient le bénédicité à tour de rôle : coutume excellente, qui, malheureusement, tend à se perdre. Ce jour-là, c'était le tour d'Amédée.

Après la prière ordinaire, ses parents le virent pencher la tête, et rester dans une muette adoration : sans se rendre compte de leurs sentiments, Georgine et eux restèrent immobiles, comme s'ils n'eussent osé interrompre l'enfant.

Quel spectacle soudain !...

La chambre s'illumine de rayons cent fois plus brillants que ceux du soleil : deux suaves apparitions

Eugène Dick